

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie} boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 8 fr.; un an, 14 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Dans la cour s'élevait un échafaud tout couvert de satin blanc. (Page 364, col 2.)

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les aventures du prince Calaf (suite); L'enfant perdu et retrouvé. — VARIÉTÉS : Le jeune marin; Fécamp.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES AVENTURES DU PRINCE CALAF.

Ils s'arrêtèrent à ce parti; le jour suivant, le prince Calaf se mêla parmi les porte-faix de la horde et attendit que quelqu'un voudrait bien l'employer; mais il arriva par malheur que personne n'eut recours à ses services; en sorte que la moitié de la journée était déjà passée, et il n'avait encore rien gagné. Cela l'affligeait fort.

« Si je ne réussis pas mieux, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père et ma mère? »

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les portefaix que quelqu'un vint s'adresser à lui : il sortit de la horde pour rêver plus librement aux moyens de subsister; il s'assit sous un arbre, et là, après avoir prié le ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit.

A son réveil, il aperçut un faucon d'une beauté extraordinaire; il avait la tête ornée d'un panache de mille couleurs, et il portait au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamants, de topazes et de rubis. Calaf, qui entendait parfaitement la fauconnerie, lui présenta le poignet et l'oiseau se mit dessus. Le jeune homme en éprouva beaucoup de joie.

« Voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous mènera; cet oiseau, selon toute apparence, appartient au souverain de cette horde. »

Il ne se trompait pas, c'était le faucon d'Alem, kan des Kirghiz, que ce prince avait perdu à la chasse le jour précédent; ses veneurs le cherchaient dans la campagne avec d'autant plus d'ardeur et d'inquiétude, que leur maître les avait menacés du dernier supplice s'ils revenaient à la cour sans son oiseau, qu'il aimait passionnément.

Le prince Calaf rentra dans la horde avec le faucon. Aussitôt tout le peuple se mit à crier :

« Eh! voilà le faucon du kan retrouvé! Béni soit le jeune homme qui va réjouir notre prince en lui portant son oiseau! »

Effectivement, lorsque Calaf fut arrivé à la tente royale et qu'il y parut avec le faucon, le kan, transporté de joie, courut à son oiseau et lui fit mille caresses. Ensuite, s'adressant à celui qui le lui rapportait, il lui demanda où il l'avait trouvé. Calaf raconta la chose comme elle s'était passée. Après cela, le kan lui dit :

« Jeune homme, tu me parais étranger; de quel pays es-tu et quelle est ta profession? »

— Seigneur, lui répondit le fils de Timurtasch, je suis fils d'un marchand de Bukharie qui possédait de grands biens; je voyageais avec mon père et ma mère dans le pays de Jaïck; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laissé que la vie, et nous sommes venus jusqu'à cette horde en mendiant.

— Jeune homme, reprit le kan, je suis bien aise que ce soit toi qui as trouvé mon faucon, car j'ai juré d'accorder à la personne qui me le rapporterait, trois choses qu'elle voudrait me demander; ainsi, tu n'as qu'à parler : dis-moi ce que tu souhaites que je te donne, et sois sûr de l'obtenir.

— Puisqu'il m'est permis de demander trois choses, repartit Calaf, je voudrais premièrement que mon père et ma mère eussent une tente particulière, dans le voisinage de la vôtre; qu'ils fussent entretenus à vos dépens le reste de leurs jours, et servis même par des officiers de votre maison. Secondement, je désire un des plus beaux chevaux de vos écuries tout sellé et bridé; et, enfin, un habillement complet et magnifique, avec un riche sabre et une bourse pleine de pièces d'or pour pouvoir faire un voyage que je médite.

— Tes vœux seront satisfaits, dit Alem; amène-moi ton père et ta mère, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le souhaites; et demain, vêtu de riches habits et monté sur le plus beau cheval de mes écuries, tu pourras t'en aller où il te plaira. »

Calaf, après avoir remercié le kan, se rendit à la tente où Elmaze et Timurtasch l'attendaient impatiemment.

« Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il; notre sort est déjà changé. »

En même temps, il leur raconta tout ce qui lui était arrivé. Cette aventure leur fit un plaisir extrême; ils la regardèrent comme une marque infailible que la divine Providence étendait sa protection sur eux. Ils suivirent volontiers Calaf, qui les conduisit à la tente royale et les présenta au kan. Ce prince les reçut fort bien, et les assura qu'il tiendrait exactement la promesse qu'il avait faite à leur fils. Il n'y manqua pas; il leur donna dès ce jour-là une tente particulière, il les fit servir par des esclaves et des officiers de sa maison, et il ordonna qu'on les traitât aussi bien que possible.

Le lendemain, Calaf fut revêtu de riches habits; il reçut, de la main même du prince Alem, un sabre dont la poignée était garnie de diamants, avec une bourse remplie de sequins d'or, et ensuite on lui amena un très-beau cheval turcoman. Il le monta devant toute la cour, et, pour montrer qu'il savait manier un cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le prince et ses courtisans.

Après avoir remercié le kan de toutes ses bontés, Calaf prit congé de lui. Il alla trouver Timurtasch et la princesse Elmaze.

« J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de la Chine, permettez-moi de la satisfaire. J'ai un pressentiment que je me signalerai par quelque action d'éclat, et que je gagnerai l'amitié du monarque qui tient sous ses lois de si vastes États. Souffrez que, vous laissant ici dans un asile où vous êtes en sûreté et où rien ne vous manque, je suive le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au ciel qui me conduit. »

— Va, mon fils, lui dit Timurtasch, cède au noble transport qui t'agite, cours au sort qui t'attend; hâte, par ta vertu, le moment qui doit nous rendre le rang et la puissance que nous avons perdus. Pars, nous attendrons ici de tes nouvelles, et ton sort décidera du nôtre. »

V

Le jeune prince embrassa son père et sa mère et prit le chemin de la Chine. Aucune aventure digne de mention ne lui arriva sur la route. Étant arrivé à la grande ville de Cambalu, appelée aussi Pékin, il descendit auprès d'une maison qui était à l'entrée, et où demeurait une petite vieille qui était veuve. Calaf se

présenta à la porte ; aussitôt la vieille parut. Il la salua et lui dit :

« Ma bonne mère, voudriez-vous bien recevoir chez vous un étranger ? Si vous pouvez me donner un logement dans votre maison, j'ose vous assurer que vous n'en aurez point de chagrin. »

La vieille envisagea le jeune prince, et, jugeant à sa bonne mine ainsi qu'à son habillement que ce n'était pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête et lui répondit :

« Jeune étranger, ma maison est à votre service, aussi bien que tout ce qu'il y a dedans. »

— Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre un cheval ?

— Oui, dit-elle, j'en ai un. »

En même temps elle prit le cheval par la bride et le mena dans une petite écurie qui était sur le derrière de la maison. Ensuite, elle revint trouver Calaf, qui, se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle n'avait personne qui pût aller acheter pour lui quelque chose au marché. La veuve répondit qu'elle avait un petit-fils de douze ans qui demeurerait avec elle, et qui s'acquitterait fort bien de cette commission. Alors le prince tira de sa bourse un sequin d'or et le mit entre les mains de l'enfant, qui sortit pour aller au marché.

Pendant ce temps-là, l'hôtesse ne fut pas peu occupée à satisfaire la curiosité de Calaf. Il lui fit mille questions ; il lui demanda quelle était la population de cette capitale, quelles étaient les mœurs des habitants, et enfin il fit tomber la conversation sur le roi de la Chine.

« Apprenez-moi, de grâce, dit-il, de quel caractère est ce prince ? Est-il généreux, et pensez-vous qu'il fit quelque attention au zèle d'un jeune étranger qui s'offrirait à le servir contre ses ennemis ? En un mot, mérite-t-il qu'on s'attache à ses intérêts ? »

— Sans doute, reprit la vieille, c'est un très-bon prince, qui aime ses sujets autant qu'il en est aimé, et je suis fort surprise que vous n'ayiez pas ouï parler de notre bon roi Altoun-Kan, car la réputation de sa bonté s'est répandue dans tout le monde.

— Sur le portrait que vous m'en faites, répliqua le prince, je juge que ce doit être le monarque du monde le plus heureux.

— Il ne l'est pourtant pas, repartit la veuve ; on peut dire même qu'il est fort malheureux. Il n'a point de fils pour lui succéder, mais ce n'est pas là sa plus grande peine ; ce qui trouble le repos de sa vie, c'est la princesse Tourandocte, sa fille unique.

— Eh quoi ! répliqua Calaf, comment est-elle un supplice pour lui ?

— Je vais vous le dire, repartit la veuve ; je puis vous parler savamment de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui est employée à son service dans le palais.

« La princesse Tourandocte, poursuivit la vieille hôtesse du prince Calaf, est dans sa dix-neuvième année ; elle est extrêmement belle, mais sa beauté n'est rien en comparaison de son esprit ; elle sait non-seulement tout ce qu'on a coutume d'enseigner aux personnes de son sexe, mais même les sciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle sait les langues étrangères ; elle possède l'histoire, la géographie, la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie. Enfin, elle est aussi habile que tous les docteurs ensemble ; mais ces belles qualités sont effacées par une

vanité sans exemple : elle croit avoir à elle seule plus d'esprit et plus de savoir que tous les hommes ensemble ; elle les regarde comme étant tous fort au-dessous d'elle. »

« Il y a deux ans que le roi du Thibet l'envoya demander en mariage pour le prince son fils. Altoun-Kan, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocte ; cette fière princesse, à qui tous les hommes paraissent méprisables, tant son esprit l'a rendue vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le roi se mit en colère contre elle, et lui déclara qu'il voulait être obéi. Mais, au lieu de se soumettre de bonne grâce aux volontés de son père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendait la contraindre ; elle s'affligea sans modération, et se tourmenta tellement qu'elle tomba malade. Les médecins, connaissant la cause de sa maladie, dirent au roi que tous les remèdes étaient inutiles, et que la princesse perdrait infailliblement la vie, s'il s'obstinait à vouloir lui faire épouser le prince du Thibet. »

« Alors le roi, qui aime sa fille éperdument, effrayé du péril où elle était, l'assura qu'il renverrait l'ambassadeur du Thibet avec un refus. »

« Ce n'est pas assez, seigneur, lui dit la princesse ; j'ai résolu de me laisser mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous souhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez, par un serment inviolable, à ne point gêner mes sentiments, et que vous fassiez publier un édit par lequel vous déclarerez que, de tous les princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouser qu'il n'ait auparavant répondu d'une manière satisfaisante aux questions que je lui ferai devant les principaux savants qui sont dans cette ville ; que, s'il répond bien, je consens qu'il soit mon époux, mais que, s'il répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre palais. »

« Par cet édit, ajouta-t-elle, dont on donnera connaissance aux étrangers qui arriveront à Pékin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, et c'est ce que je souhaite, car je ne veux point me marier. Il faudrait être soumise à un homme, c'est-à-dire à un être ayant beaucoup moins d'esprit et moins de science que moi. Je ne puis m'y résoudre. »

« — Mais, ma fille, lui dit le roi, si quelqu'un, méprisant mon édit, se présente et répond juste à tes questions... »

« — Oh ! c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation ; j'en sais faire de si difficiles, que j'embarrasserais les plus grands docteurs : j'en veux bien courir le risque. »

« Altoun-Kan rêva quelque temps à ce que la princesse exigeait de lui. »

« Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point se marier. Bien certainement, cet édit épouvantera tous les prétendants ; ainsi, je ne hasarde rien en lui donnant cette satisfaction ; il n'en peut arriver aucun malheur ; quel prince serait assez fou pour affronter un tel péril ? »

« Ainsi donc le roi, persuadé que cet édit n'aurait point de mauvaises suites, et que l'entière guérison de sa fille en dépendait, le fit publier, et jura de le faire exactement observer. Tourandocte, rassurée par ce serment, reprit ses forces et jouit bientôt d'une parfaite santé. »

« Cependant, plusieurs jeunes princes demandèrent la main de la princesse, et vinrent pour cet objet à Pékin ; l'on eut beau leur faire savoir la teneur de

l'édit; comme chacun a bonne opinion de son esprit, et surtout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la princesse; et, n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous misérablement l'un après l'autre. Le roi, il faut lui rendre cette justice, paraît fort touché de leur sort; il se repent d'avoir fait un serment qui le lie; et, quel-

que tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimerait mieux l'avoir laissée mourir que de l'avoir conservée à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. Lorsqu'un jeune prince, que l'édit n'a pu retenir, vient lui demander la main de la princesse, il s'efforce de le détourner de sa résolution, et ce n'est qu'à contre-cœur qu'il lui permet de s'exposer à perdre



Calaf lui présenta le poignet et l'oiseau se mit dessus. (Page 362, col. 1.)

la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne saurait persuader ces jeunes téméraires; il y en a bien peu à qui il parvienne à faire comprendre qu'ils n'ont peut-être pas autant d'esprit qu'ils se l'étaient figuré.

« Mais si le roi, du moins, se montre sensible à la perte de ces malheureux princes, il n'en est pas de même de sa barbare fille; elle s'en applaudit. Elle a tant de vanité, que le prince le plus aimable lui paraît, non-seulement indigne de sa main, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à elle, et elle regarde le trépas de ces malheureux jeunes gens comme un juste châtimement de leur témérité. »

VI

Calaf avait été fort attentif au récit de la vieille. Il en ressentait, sans savoir pourquoi, un secret plaisir.

« Mais, reprit-il, les questions que propose la fille du roi sont-elles si difficiles qu'on ne puisse y répondre d'une manière qui satisfasse les savants qui en sont les juges? Pour moi, je suis porté à croire que les princes qui n'ont pu en pénétrer le sens sont tous de petits génies ou des ignorants.

— Non, non, répartit la vieille, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la princesse, et il est presque impossible d'y bien répondre. »

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, le petit garçon qu'on avait envoyé au marché revint chargé de provisions. Calaf s'assit à une table que la veuve lui dressa, et mangea comme un homme qui mourait de faim. Sur ces entrefaites, la nuit arriva, et bientôt on enten-

dit dans la ville les timbales de la justice. Le prince demanda ce que signifiait ce bruit.

« C'est, lui dit la vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort; et le malheureux qui doit être immolé cette nuit est un prince qui perdra la vie pour n'avoir pas su répondre aux questions de la princesse. On a coutume, en Chine, d'exécuter les coupables pendant le jour, mais ceci est un cas particulier. Le roi, dans son cœur, déteste le supplice qu'il fait subir à ces pauvres jeunes gens, et ne veut pas que le soleil soit témoin d'une exécution si cruelle. »

Le fils de Timurtasch eut envie de voir cette exécution, dont la cause lui paraissait si singulière; il sortit de la maison de son hôtesse, et, rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois que la même curiosité animait, il se mêla parmi eux et se rendit dans la cour du palais, où devait se passer une scène si tragique.

Il vit au milieu une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut jusqu'en bas, était couvert de branches de cyprès, parmi lesquelles il y avait une prodigieuse quantité de lanternes qui étaient fort bien arran-

gées, et qui répandaient une si grande lumière, que toute la cour en était éclairée. A quinze coudées de la tour s'élevait un échafaud tout couvert de satin blanc, et autour duquel régnaient plusieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille soldats de la garde d'Altoun-Kan, l'épée nue, formaient une double haie qui servait de barrière au peuple.



Il monta le cheval devant toute la cour. (Page 362, col. 2)

Calaf regardait avec attention tout ce qui s'offrait à sa vue, lorsque tout à coup la triste cérémonie dont on voyait l'appareil commença par un bruit confus de tambours et de cloches qui, du haut de la tour, se faisaient entendre de fort loin. En même temps, vingt mandarins et autant de docteurs, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud, et, après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les pavillons.

Ensuite parut la victime ornée de fleurs entrelacées de feuilles de cyprès, avec une banderole bleue sur la tête et non une banderole rouge, comme les criminels que la justice a condamnés. C'était un jeune prince qui avait à peine vingt ans; il était accompagné d'un mandarin qui le tenait par la main, et suivi par l'exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud; aussitôt le bruit des tambours et des cloches cessa. Le mandarin alors adressa la parole au prince, d'un ton de voix si haut, que la moitié du peuple l'entendit. « Prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'édit du roi, dès que vous vous êtes présenté pour demander la princesse en mariage? N'est-il pas vrai encore que le roi a fait

tous ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution? »

Le prince ayant répondu affirmativement :

« Reconnaissez donc, reprit le mandarin, que c'est votre faute si vous perdez aujourd'hui la vie, et que le roi et la princesse ne sont pas coupables de votre mort.

— Je la leur pardonne, reprit le prince, je ne l'impute qu'à moi-même, et je prie Dieu de ne leur demander jamais compte du sang qui va être répandu. »

Il n'eut pas achevé ces paroles, que l'exécuteur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air à l'instant retentit de nouveau du son des cloches et du bruit des tambours. Cependant, douze mandarins vinrent prendre le corps; ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire et d'ébène, et le mirent dans une petite litière que six d'entre eux portèrent sur leurs épaules dans les jardins du palais, sous un dôme de marbre blanc, que le roi avait fait bâtir exprès



Il demanda ce que signifiait ce bruit. (Page 364, col. 2.)

pour être le lieu de la sépulture de tous les malheureux princes qui devaient avoir le même sort. Il allait souvent pleurer sur le tombeau de ceux qui y étaient ensevelis, et il tâchait, en honorant leurs cen-



Douze mandarins portèrent le cercueil dans les jardins du palais. (Page 365, col. 2.)

dres de ses larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de sa fille.

D. L. C.

(La suite au prochain numéro.)

L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ.

Dans les États-Unis d'Amérique vivait un colon appelé Lefebvre; il était Français d'origine. Retiré comme à l'extrémité du monde, au fond d'une petite vallée que

dominent les chaînes énormes des montagnes Bleues, il possédait une assez grande plantation; ses enfants et trois neveux qu'il avait élevés partageaient ses travaux.

Les plus âgés bêchaient le jardin ou labouraient les champs avec lui; d'autres s'occupaient à la chasse, et parcouraient les immenses forêts qui entouraient de toutes parts leurs habitations, pour en rapporter le gibier. Éloigné des hommes, Lefebvre avait peu de rapports avec eux; mais sa bonté et ses mœurs simples le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient, et il avait même gagné l'affection des peuplades sauvages qui, retirées dans l'intérieur des terres, venaient quelquefois faire des excursions dans ces vallées presque désertes.

Un jour, pendant que toute la famille était occupée de travaux divers, le plus jeune des enfants disparut vers dix heures du matin. Il était âgé de quatre ans et se nommait Frédéric; on le cherche de toutes parts, dans la prairie, au bord des bois, près de la rivière; mais c'est en vain, on ne le trouve pas: on pousse des cris, on appelle; l'écho des montagnes répète seul le nom de Frédéric.

Le père et la mère, dans leur effroi, envoient chez leurs voisins; on parcourt la forêt dans tous les sens, on cherche dans les routes de la montagne si les pieds de l'enfant n'ont pas laissé quelque trace; mais on ne trouve aucun vestige qui puisse le faire découvrir.

Qui peut peindre la douleur du père et les larmes de la mère? Éperdus, ils couraient de tous côtés; de leurs regards, d'une voix tremblante, ils interrogeaient tous ceux qu'ils voyaient revenir après ces vaines recherches, et quand ils apprenaient qu'on n'avait rien vu, ils retombaient dans le découragement.

Ainsi s'écoula la journée; la nuit vint, l'obscurité se répandit sur la terre, et Frédéric n'était pas retrouvé. Toute espérance semblait perdue; combien cette nuit parut longue à la douleur des parents! Ils en comptaient tous les instants, attendant avec impatience que le jour, en reparaisant, permit de continuer les recherches; dans leur angoisse, ils se représentaient leur enfant tombé dans quelque précipice ou dévoré par les bêtes sauvages et baigné dans son sang. Enfin, le jour revint, on recommença à chercher, mais aussi infructueusement que la veille.

Ce jour-là, un sauvage chargé de pelleteries passa par la maison de Lefebvre, afin de s'y reposer. Il n'y trouva qu'une négresse, que ses infirmités avaient retenue.

« Où est ton maître? lui demanda-t-il.

— Hélas! répondit la femme noire, il a perdu son enfant, son petit Frédéric, et tout le voisinage est à sa recherche dans les bois. »

La journée étant déjà avancée, il était trois heures après midi :

« Sonne de la trompe, dit le sauvage; tâche de faire revenir ton maître, je retrouverai son enfant. »

Quand le père fut revenu, le sauvage demanda les souliers et les bas que le petit Frédéric avait portés le plus récemment; il appela son chien et les lui fit sentir; parcourant ensuite un grand cercle autour de la maison, il se fit suivre par cet animal, lui ordonnant de sentir la terre partout où il le conduisait. Il n'avait pas encore terminé le cercle que le chien commença à aboyer; puis, dirigé par l'odorat et par son instinct, il

se mit à suivre la piste en aboyant encore. A cette vue, un rayon d'espérance pénétra dans le cœur des malheureux parents; des larmes coulèrent de leurs yeux, et, élevant leurs mains au ciel, ils implorèrent Dieu, qui leur envoyait un secours inattendu.

Le chien continua sa course et s'enfonça dans les détours du bois; on s'efforça de le suivre, mais bientôt on le perdit de vue dans l'épaisseur de la forêt; on entendit seulement ses aboiements qui se prolongeaient et qui semblaient s'affaiblir à mesure qu'il s'éloignait. Ils cessèrent enfin, et, au bout d'une demi-heure, on vit le chien revenir; sa contenance était visiblement changée, elle peignait la joie; il était certain qu'il avait retrouvé l'enfant; mais dans quel état l'avait-il retrouvé? Était-il mort? existait-il encore? Quelle alternative pour les parents, pour leurs amis qui les entouraient!

Le sauvage suivit son chien, qui, après de longs détours, le conduisit au pied d'un grand arbre où l'enfant était couché, respirant encore, mais faible, épuisé de fatigue, et dans un état voisin de la mort. Il le prit dans ses bras et se hâta de l'apporter à cette famille éplorée, qui n'avait pu le suivre dans sa course.

Ainsi, du comble de la douleur, ils passaient à l'ivresse de la joie. La mère prit son enfant, et, le serrant dans ses bras, l'arrosait des plus douces larmes. Le père contemplait ce spectacle avec attendrissement et remerciait Dieu; leur bonheur s'était communiqué à tous ceux qui les entouraient; on se pressait, on se serrait la main; c'étaient des transports de joie: tous semblaient voir dans cet enfant leur enfant chéri.

Le père et la mère, après avoir baigné de larmes le visage de leur petit Frédéric, se jetèrent au cou du sauvage qui le leur avait rendu; ils ne pouvaient prononcer une seule parole, et leur reconnaissance ne s'exprimait que par leur trouble. Le sauvage paraissait plus calme; mais son cœur, plus endurci, s'attendrit enfin, et il essuya quelques pleurs qui coulaient de ses yeux. Le chien eut aussi sa part de caresses, lui qui, guidé par l'instinct, s'était montré supérieur à la raison de tant de personnes. Humble comme son maître, il semblait embarrassé et confus, et s'agitait cependant, comme partageant la joie universelle.

On s'empressa de donner des soins au petit Frédéric; bientôt il ouvrit ses yeux languissants; il les tourna sur son père et sa mère, et ensuite sur ses frères. Quelques gouttes d'une liqueur fortifiante le ranimèrent, et il tendit ses petits bras. Il faut avoir éprouvé la tendresse paternelle, pour comprendre toutes les émotions qui agitérent le père et la mère dans ces moments de crainte, d'espérance et de joie. Ils voulurent que leur bonheur fût partagé par tous leurs amis, et ils les rassemblèrent autour d'eux: on accourut de tous les environs, plusieurs vinrent à cheval; la maison pouvait à peine les contenir. Les nègres du voisinage vinrent aussi, car les noirs comme les blancs partageaient la joie de ces bons parents et voulaient les féliciter. On se pressait autour de l'enfant, et pendant toute cette nuit, si différente de celle de la veille, il dormit sur les genoux de sa mère.

Le sauvage s'était retiré à l'écart; le lendemain, comme il partait, le père voulut le combler de présents, mais il les refusa: ce fut avec peine qu'on lui fit accepter un bon fusil de chasse.

Z.

VARIÉTÉS.

LE JEUNE MARIN.

Parmi les traits de dévouement, il en est peu d'aussi admirables que celui du jeune Tom Selton.

Selton, père de Tom, était marin; de bonne heure il avait accoutumé son fils aux travaux de cette profession. Souvent l'enfant se jetait à la nage, suivait le navire pendant longtemps, et quand il paraissait épuisé de fatigue et s'enfonçait sous les vagues, son père, qui fixait sur lui des yeux attentifs, s'élançait, allait le reprendre, et le ramenait sur son dos.

Devenu plus grand, le jeune mousse sut bientôt se rendre utile. Dans les gros temps, quand le vent impétueux soufflait et déchirait les voiles, et que la pluie tombait à torrents, on le voyait courir au milieu des cordages comme un écureuil court dans les branches des arbres. Au plus fort de l'orage, il s'élevait jusqu'à la cime des mâts, et il y paraissait aussi tranquille qu'un passager paisiblement bercé dans son hamac. Ainsi il grandissait au milieu des périls; il atteignit de la sorte sa douzième année.

Un jour, la petite fille d'un riche Américain se mit à courir imprudemment sur le pont du navire. Mais, tandis qu'elle portait ses regards curieux sur l'immense étendue des ondes, un roulis inattendu donna une secousse au navire, et elle tomba dans la mer.

Selton l'aperçoit et s'élance après elle; il parvient bientôt à l'atteindre; mais, tandis que le matelot nageait d'une main pour regagner le bâtiment, et que de l'autre il tenait la petite fille serrée contre sa poitrine, il aperçut un requin qui s'avancait droit sur lui.

« A moi! » s'écria-t-il, et aussitôt chacun accourut sur le pont et vit le danger qu'il courait. Cependant, on n'osait pas aller au delà; on se contentait de tirer sur le requin des coups de carabine; mais le monstre s'avancait toujours, battant la mer à grands coups de queue, et déjà sur le point d'atteindre sa proie.

Dans cette affreuse extrémité, Tom ne peut considérer de sang-froid le danger de son père; faible enfant, il entreprend ce que des hommes vigoureux n'osaient tenter, et, saisissant un large sabre, il se précipite à la mer; il plonge ensuite avec la vélocité d'un poisson, se glisse par derrière sous le ventre du monstre, et lui enfonce le fer dans les flancs.

Le requin, profondément blessé, se retourne en se débattant; il abandonne la proie qu'il voulait saisir, et, dans sa rage, il s'acharne contre son agresseur.

Quel tableau s'offrit alors aux regards des spectateurs! D'un côté, sur le navire, l'Américain tremblant pour sa fille; de l'autre, au milieu des flots, ce marin généreux exposant sa vie pour un enfant qui n'est pas le sien; et le jeune Tom, seul contre un ennemi terrible, affrontant la mort pour sauver son père.

Le généreux Tom, fuyant devant le requin blessé, Selton ramenant la petite fille, nagent rapidement vers le navire. De tous côtés on leur tend des cordages, et le père et le fils parviennent enfin à en saisir un chacun de son côté. On les retire rapidement; des cris d'allégresse se font entendre. « Les voici! les voici! »

Le père et le fils sont sauvés; l'Américain presse sa fille contre son cœur, serre la main de Selton, et dit à Tom en l'embrassant :

« Je n'avais qu'un enfant, je vais en avoir deux : ton père sera mon frère, et toi, tu seras mon fils. » X.

FÉCAMP.

La ville de Fécamp a une population de quatorze mille âmes. Son port passe pour un des plus sûrs de la Manche : malheureusement il n'est accessible qu'à des bâtiments d'un petit tonnage. Des travaux considérables ont été faits et sont encore en cours d'exécution en vue de l'amélioration de ce port. A marée haute, il offre de dix-huit à vingt pieds d'eau, il est complètement à sec à marée basse. Le bassin de retenue est très-vaste; ses deux écluses de chasse ont une grande puissance.

Du temps des guerres de religion, un chef, nommé Bois-Rosé, s'empara de Fécamp par un trait d'une audace inouïe. Il connaissait parfaitement la place et conçut l'espérance de s'emparer du fort principal qui dominait la ville. Il avait gagné deux soldats de la garnison. Le fort en question était posé sur le plateau de la falaise à pic et à environ cinq cents pieds de haut. A marée haute, la mer en baignait le pied où elle avait plus de six mètres de profondeur. Ce fut par là que Bois-Rosé conçut le projet d'aborder la place regardée naturellement comme étant complètement inaccessible de ce côté. L'un des deux soldats attendait sur le haut du rocher où il se tenait pendant toute la durée de la basse marée.

Bois-Rosé, profitant d'une nuit très-noire, vint avec cinquante hommes. Au signal convenu, ce soldat lui jeta une corde, à laquelle Bois-Rosé attacha un gros câble qui portait de grands nœuds de distance en distance; le câble fut hissé et attaché à l'entre-deux d'une embrasure avec un fort levier passé par une agrafe de fer.

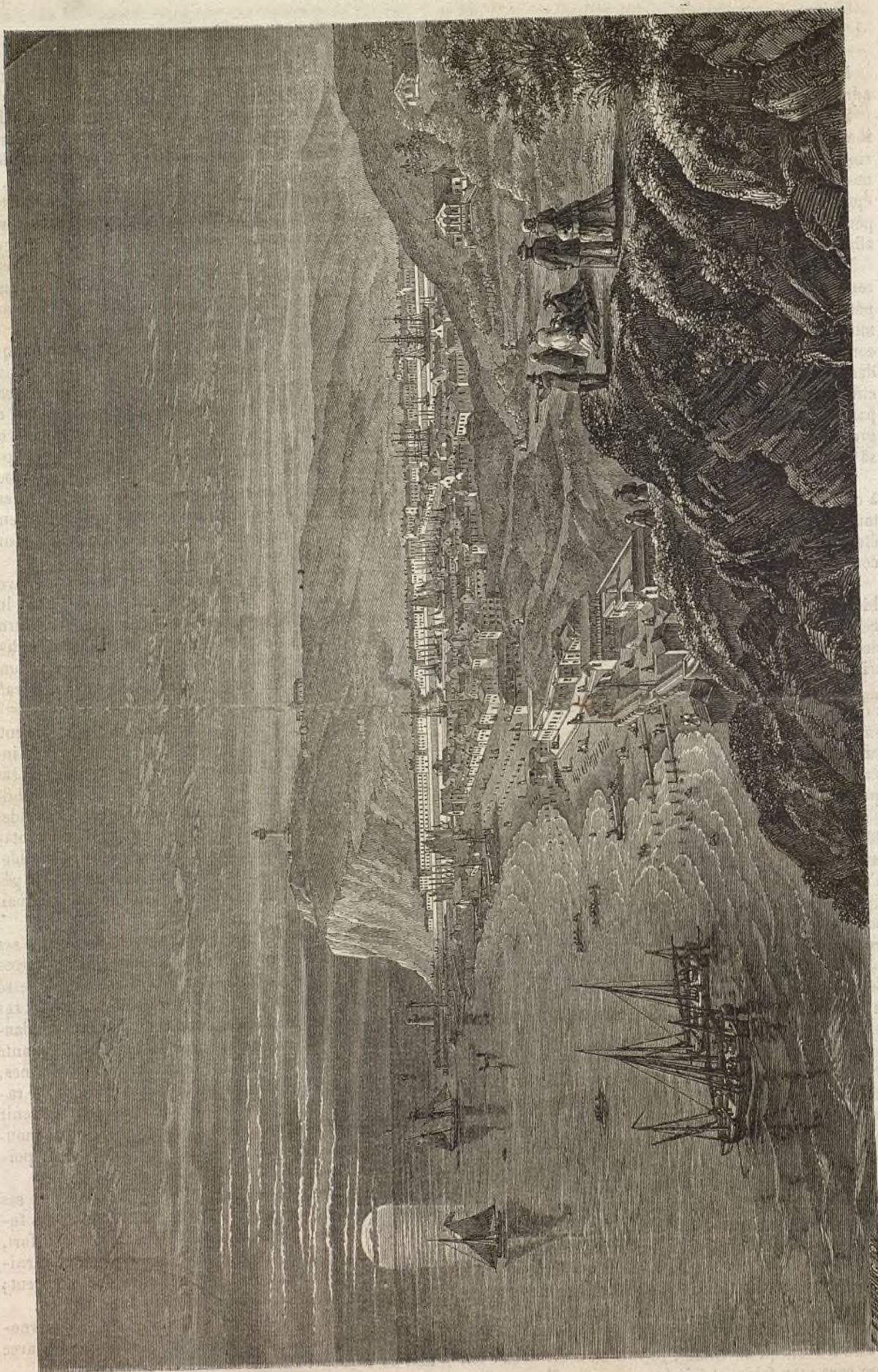
Bois-Rosé fit prendre les devants à deux sergents dont il connaissait la résolution, et ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes fixées autour de leur corps, et de suivre la file. Il se mit le dernier pour ôter aux timides ou aux découragés l'espérance du retour. Toute tentative de ce genre, d'ailleurs, devint bientôt impossible, car, avant qu'ils fussent à moitié chemin dans cette périlleuse ascension, la marée qui avait monté baignait le rivage.

Cependant le sergent qui était en tête annonça à ses camarades qu'il ne pouvait plus monter, que les forces lui défailaient. Bois-Rosé, à qui ce discours était passé de bouche en bouche, et qui s'apercevait qu'en effet ses hommes n'avançaient plus, prend son parti sans balancer. Il passe par-dessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent en les avertissant de se tenir fermes, et arrive jusqu'au premier qu'il essaye d'abord de ranimer. Voyant que par la douceur il ne peut en venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter, et sans doute que s'il n'eût obéi, il l'aurait poignardé et précipité dans les flots.

Un peu avant la pointe du jour, Bois-Rosé et ses troupes étaient parvenus au haut de la falaise. Ils furent introduits par deux affidés dans le château fort, où le sommeil leur livra tous les hommes de la garnison; les uns périrent par le fer, les autres se rendirent; la réussite de ce hardi coup de main fut complète.

Henri IV donna depuis à Bois-Rosé le gouvernement du fort dont il avait su se rendre maître avec tant de courage.

MAURY.



Fécamp.